

LA TRAHISON DES ADALBÉRON

par

Suzanne MARTINET

Les Adalbéron font partie d'une des principales familles lotharingiennes, les Wigéricides, descendant d'ancêtres plus ou moins mythiques, les Wigeric ou Wigeric, apparentés avec les Gueric de la Chanson de Raoul de Cambrai ou par les femmes avec Girard de Vienne et mêlés aux affaires des monastères de Waulsort et d'Hastières. Depuis longtemps, ils sont possessionnés dans le Methingau, la région du Luxembourg ; on voit aussi leurs descendants occuper une série de comtés des Ardennes, des régions mosellane et mosane, garder les frontières occidentales de l'Empire sur les bords de l'Escaut et obtenir la dignité ducale dans la Lotharingie, partagée en deux parties par Brunon, l'archevêque de Cologne, en 959, comme l'a montré la célèbre thèse du professeur René Louis sur « Girard de Vienne ».

Flodoard retint un de ces membres, dès 923, alors que le roi Raoul essayait de se faire reconnaître par les Lorrains, lors de l'emprisonnement de Charles le Simple. Un Wigeric, évêque de Metz, demanda le concours du roi pour prendre le fort de Saverne, qui tombé en leurs mains, fut rasé.

Une table généalogique du professeur Pierre Riché, *Les Carolingiens, une famille qui fit l'Europe* débute par un Wigeric, comte de Methingau, père de cinq fils, tous des personnalités. Le premier s'appelait Adalbéron 1^{er}, évêque de Metz, lui aussi le plus ancien des nombreux Adalbéron tous évêques. Lors des conciles de Verdun en 947, d'Ingelheim en 948, il se montra favorable à Louis IV ainsi qu'au rétablissement de l'archevêque Artaud sur son siège de Reims ; il hébergea les membres de l'église de Laon et approuva les mesures prises contre le grand duc Hugues, pour le contraindre à rendre les tours de Laon, sous peine d'excommunication. Ses frères sont Giselebert comte d'Ardennes, Sigefroi comte de Luxembourg, Ferri comte de Bar qui épousera Béatrice, une fille de Hugues le Grand et qui se verra confier le gouvernement de la Haute-Lotharingie par Brunon, le frère d'Otton 1^{er} ; blessé en 976 dans une échauffourée provoquée contre lui par les Rénier et Lambert de Mons appuyés par Charles de Lorraine, un coup de lance lui ayant transpercé le pied, il en restera boiteux. Quant au cinquième frère, ce fut Gozlin, abbé laïc de Gorze, la célèbre abbaye où fut élevée la deuxième génération des Adalbéron au nombre de cinq, sous la surveillance d'Adalbéron 1^{er}, évêque de Metz. Gozlin fit former en ce monastère un de ses fils, le futur archevêque de Reims, Adalbéron ; deux de ses petits-fils, le premier né de Godefroi de Verdun sera Adalbéron II, évêque de Verdun ; le deuxième né de Rénier de Bastogne deviendra le célèbre Adalbéron, évêque de Laon. Quant aux neveux, l'un fils de son frère Ferri de Bar sera Adalbéron 1^{er} évêque de Verdun et ensuite Adalbéron II de Metz et enfin l'autre neveu, fils de son frère Sigefroi de Luxembourg sera Adalbéron, archevêque de Trèves.

Curieusement, tous ces enfants destinés à la prélature dès leur naissance se prénomment Adalbéron. Cette énumération difficile à suivre à cause de cette identité de noms nous fait saisir la puissance, la richesse et l'ambition de cette famille qui, inféodée aux Otton de Germanie, s'est installée dans les évêchés de Haute-Lotharingie, mais aussi à Reims et à Laon, hors des terres d'Empire, dans le royaume de France. Pour eux, la Lotharingie, leur terre dont ils sont issus, ne pourra jamais être un domaine brigué par les rois de France, mais un bien, un fief des Ottoniens. Tous ces Adalbéron, aidés de leur parenté guerrière, n'auront qu'un idéal politique : réaliser la réunification des royaumes sous l'autorité des Otton qui se sont faits proclamer empereurs à Rome, faire revivre l'empire de Charlemagne, non au profit des Carolingiens du royaume franc mais à celui de la famille d'Henri 1^{er} l'Oiseleur de Germanie. Ils se croient tous appelés à cette grande œuvre car, écrit Adalbéron de Laon « Ce que donne la race, aucune volonté ne le rompt, les lignées de nobles descendent du sang des rois ». A partir de là, tous les moyens seront bons et toutes les trahisons permises.

A la mort d'Odelric, un Lotharingien qui se disait descendre du grand Saint Arnoul de Metz lui succéda début 970, Adalbéron le fils du comte Gozlin. Eduqué à Gorze, il avait reçu une forte culture basée sur les arts libéraux et notamment la grammaire. Il avait aussi jugé de l'importance de la vie communautaire, du travail manuel et intellectuel, de l'ascétisme dans un monastère soumis à un contrôle épiscopal, donc dans une optique très différente de celle prônée par les maisons clunisiennes. Dès son arrivée à Reims, Adalbéron obligea ses chanoines à se réunir en communauté, cloître, dortoir et réfectoire, à observer le silence, simplifier leur costume et lire chaque jour la règle de Saint Augustin et les décrets des Pères.

En même temps, il transforma les structures architecturales de sa cathédrale. Si l'auteur Richer s'extasia sur ces travaux, le continuateur de Flodoard, certainement un Laonnois écrivit : « Adalbéron, archevêque de nom plutôt que de mérite, détruisit les arcades qui étaient auprès des portes de l'église sur lesquelles se trouvaient l'autel du Saint-Sauveur et l'autel des Fonts, d'un travail admirable ». Ainsi, il fit disparaître l'imposante façade occidentale à étage des églises carolingiennes, comme on les trouvait à Laon et à Saint-Riquier.

Le nouvel archevêque avait amené avec lui son neveu Adalbéron, fils de son frère René de Bastogne, élevé lui aussi à Gorze. Ce deuxième Adalbéron fut très vite remarqué par le roi Lothaire qui en fit son chancelier dès 974. Résidant à Compiègne, il rédigea diverses chartes concernant les abbayes de Fleury-sur-Loire ou de Saint-Vincent de Laon, en pleine réforme, et suivit le roi dans des déplacements, par exemple à Douai en 975, sans que l'on sache exactement son âge, il devait avoir entre 20 et 25 ans. L'évêque Roricon de Laon étant venu à décéder le 20 décembre 976, le 16 janvier 977, Adalbéron reçut sa nomination à l'évêché de Laon de la part du roi Lothaire ; le 24 mars, il fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Laon puis sacré à Reims aux Rameaux, il prit possession de son siège le jour de Pâques.

C'est alors que le scandale éclata. Adalbéron et la reine Emma furent accusés d'adultère. « Comme le bruit en était devenu général, écrit Richer, Adalbéron de Reims convoqua un synode dans l'église de Sainte Macre à Fismes, afin de ne pas laisser planer plus longtemps sur un de leurs frères le soupçon d'une telle infamie ; après qu'on eut expédié les affaires urgentes, le métropolitain... ». Ici, le manuscrit de Richer a été lacéré afin que la postérité ne sache jamais ce qui avait été dit et retenu au synode. Il apparaît que certains avaient intérêt à ce que le secret soit gardé.

Adalbéron de Laon aurait-il fait quelques avances à Emma ? La reine aurait-elle été imprudente ? Nul ne saura jamais la vérité. Le roi Lothaire, assez épris de sa femme, l'appelant dans les chartes « aimable épouse, épouse chérie », ne pouvait apprécier ces bruits ; il chassa son oncle Charles de Lorraine qui vivait à Laon, accusé de les avoir propagés. A la cour de Germanie, Otton II et l'impératrice Adélaïde, mère d'Emma, gardèrent une certaine suspicion à l'égard de la reine et de l'évêque ; plus tard, Louis V, le fils de Lothaire et d'Emma soupçonna aussi sa mère. Le roi Lothaire, qui se sentait bafoué, dans sa colère monta une opération militaire contre Otton II, le surprenant dans son palais d'Aix-la-Chapelle. L'empereur ayant pu s'échapper, ne tarda guère à envahir le royaume franc, saccageant les palais d'Attigny et de Compiègne et investissant Paris. Mais la saison était avancée, le 30 novembre 978, Otton n'ayant pu s'emparer de la ville défendue par Hugues, sonna la retraite. Or, arrivant près de Soissons, il trouva la rivière d'Aisne en crue, devenue infranchissable. C'est alors la première trahison de l'archevêque Adalbéron qui va fournir à Otton des guides lui indiquant les gués et Godefroy de Verdun décida le souverain à franchir coûte que coûte la rivière. Au petit jour, l'armée de Lothaire surgit, exterminant l'arrière-garde avec les valets d'armes et les chariots. L'archevêque avait sauvé Otton, mais Lothaire n'était pas dupe.

Un rapprochement se fit entre les souverains, mais Otton II mourut en 983, âgé de 28 ans ; le duc Henri, pour s'emparer du pouvoir, se saisit de l'héritier, Otton III, âgé de trois ans. Les impératrices Adélaïde et Théophano demandèrent au roi Lothaire de les aider à récupérer l'enfant, lui laissant supposer qu'il serait tuteur du petit Otton. Mais, grâce aux manœuvres secrètes de la duchesse Béatrice, veuve du comte Ferri et tante d'Adalbéron de Reims, l'enfant Otton fut libéré et le roi Lothaire exclu des traités d'octobre 984. Pour prix de ses services, Béatrice obtint que son fils Adalbéron 1^{er} de Verdun, dans un évêché pauvre et troublé parce que favorable aux Français, soit promu à l'évêché de Metz, sous le nom d'Adalbéron II de Metz, dans une cité riche et au centre de la puissance de sa famille. Le roi Lothaire avait été joué. Les lettres de Gerbert, le grand écolâtre de Reims, ami d'Adalbéron de Reims, sont très édifiantes sur l'atmosphère de conspiration dans laquelle se mouvait la cour épiscopale. En juin 984, Gerbert écrivait pour l'archevêque « En ces temps périlleux, on ne peut se confier par lettre, tout ce qu'on peut, doit se transmettre par de fidèles messagers. Ce que vous nous annoncez par notre G. au sujet des affaires de l'église et de l'état, nous a rempli de joie, voilà donc l'homme qui accomplira tout ceci. (Il s'agit de Henri) ce que vous nous demandez pour lui et pour vous a été arrêté avec la plus grande discrétion pour vos secrets, avec la plus grande fidélité pour vos actes ».

Au palatin Robert, il expose : « informe-moi, si je dois rester en France, comme un soldat de réserve pour l'armée de l'empereur ou me préparer à braver tous les dangers pour aller vous trouver. En même temps, tu n'omettras pas de me dire où et quand il faut l'accomplir et ce que tu en penses ; je veux aussi que touchant la fidélité, l'attachement et la constance de l'illustre archevêque Adalbéron envers le fils de César (donc Otton III), notre maître et les siens, il conserve toujours cette fidélité autant qu'il sait et peut le faire ».

Le roi Lothaire s'était vite rendu compte d'être entouré d'espions à la solde d'Adalbéron et de Gerbert. Alors, il fit le siège victorieux de Verdun en 984, mais en février 985, tout le clan des Adalbéron réussit à s'infiltrer dans la ville ; il y avait Godefroy, frère de l'archevêque Adalbéron de Reims, son fils Ferri, son oncle Sigefroi, comte de Luxembourg, son cousin germain, Thierry, duc de

Lorraine et ses deux neveux Bardon et Gazillon, les frères de l'évêque Adalbéron de Laon. Mais leur victoire fut de courte durée, des tours roulantes furent utilisées et Lothaire réussit à faire basculer celle des Adalbéron. Il reprit la ville et captura tous les chefs lorrains qui furent emprisonnés dans un château sur les bords de la Marne, appartenant aux comtes Eudes et Héribert de Vermandois. Ce fut un coup terrible pour l'archevêque de Reims, qui n'avait fourni qu'en rechignant le contingent de Reims au roi et qui avait refusé de faire exécuter l'ordre royal de faire raser le monastère Saint-Paul de Verdun, servant de base d'appui à l'ennemi, en répondant insolemment à Lothaire : « Vous nous ordonnez de détruire l'enceinte d'un couvent comme si c'était un rempart d'un château servant à l'ennemi. Peut-on enjoindre à un prêtre l'acte qu'un tyran tremblerait de commettre ? ».

Gerbert, qui a réussi à rendre visite aux prisonniers, donna des nouvelles et rédigea des lettres codées en caractères tachygraphiques, prodiguant des consignes de résistance. En mars 985, à Adalbéron II de Verdun, désigné, mais jamais consacré, la ville se refusant de le recevoir, Gerbert écrivit « Avec ton frère Hermann, ne nous laissez pas abattre, défendez toutes les places, ne livrez aux Français ni Charpeignes ni Hatton-Châtel ni aucune ville de votre père. Nous vous écrivons une lettre obscure et sans adresse. Le roi Lothaire ne gouverne la France que de nom, Hugues en est le maître véritable, sollicitez de lui son amitié et rapprochez son fils Robert de César Otton, vous ne serez plus victime de l'hostilité du roi des Francs ». Dans une autre missive à Mathilde, épouse de Godefroy le Captif, on lit « Conservez une fidélité inviolable à l'impératrice Théophano, ne faites aucun traité avec les Français, repoussez toutes les propositions des rois Lothaires et Louis ». A Sigefroi, fils du comte de Luxembourg : « Si vous vous faites un ami de Hugues, vous pourrez facilement éviter les attaques des Français ». Sachant le jeu dangereux auquel il se livrait, il dit à l'impératrice Théophano : « Les rois français ne nous voient pas d'un très bon œil et nous qui vivons dans l'intimité de l'archevêque Adalbéron, nous savons qu'ils le regardent comme un sujet peu fidèle ».

Lothaire avait interdit à Adalbéron de se rendre en Lorraine et le 11 mai 985, l'archevêque de Reims était traduit à Compiègne devant une grande assemblée, sous l'inculpation de haute trahison. Mais lors de l'ouverture du procès, Hugues Capet, prévenu par les Lorrains et Gerbert, se présenta à Compiègne avec six cents hommes d'armes ; l'assemblée affolée se dispersa. L'archevêque Adalbéron était sauvé. Hugues se réconcilia avec Lothaire, mais le souverain prit froid et mourut au printemps 986.

A la mort de Lothaire, Emma voulut prendre les rênes du pouvoir. « Tous les Lotharingiens ont été remis en liberté sauf Godefroy, écrivit Gerbert. La bienveillance de notre souveraine auguste nous a été rendue à moi et à Adalbéron, dès le 2 mars, jour où le très glorieux roi des Francs, Lothaire, a été enlevé au monde. Celui que vous aviez cru en disgrâce est admis continuellement dans l'intimité royale ».

Cependant, le roi Louis, surnommé outrageusement Louis le fainéant (pas de faits à signaler dans son règne très court) allait rapidement réagir. A Compiègne, ayant réuni autour de Hugues quelques seigneurs, il leur exposa ses doléances en faisant preuve de diplomatie. Il commença par rappeler que son père avant de mourir lui avait recommandé de suivre leurs conseils et les leçons de leur expérience et qu'il était tout-à-fait dans ses sentiments. Puis, abattant ses cartes sur table, sans faire allusion à l'intervention de Hugues lors du procès ouvert contre Adalbéron, il dit sans ambage ce qu'il pensait de l'archevêque

« Soyez assez bons pour me donner un utile conseil. L'archevêque Adalbéron, cet homme le plus scélérat de tous ceux que nourrit la terre, méprisant l'autorité de mon père, a secondé toutes les entreprises d'Otton, l'ennemi des Français. Ce sont ses intrigues qui nous ont attiré l'armée de ce prince, c'est sa perfidie qui a provoqué le ravage des Gaules, ce sont les guides qu'il a fournis aux Germains qui leur ont permis de retourner chez eux sains et saufs avec leur roi. Ne semble-t-il pas juste de le punir d'un tel crime ». Louis réussit à convaincre de lever une armée qui se dirigea sur Reims, avec l'assentiment de Hugues qui jugea ne pouvoir faire autrement. On envoya des députés à Adalbéron, s'il était disposé à venir, dans un temps marqué, rendre compte de sa conduite. Adalbéron affectant la surprise d'un homme injustement calomnié s'empressa de répondre : « Je sais que de tout temps les gens de bien ont été déchirés par la calomnie ; aussi je ne m'étonne pas des rigueurs dont je suis maintenant l'objet. Ce qui me surprend davantage, c'est que de nobles princes aient pu se laisser entraîner si facilement à admettre comme certain ce qui n'a point été juridiquement examiné et ce qui ne supporterait point la discussion devant un tribunal. Que si l'on veut seulement discuter ces préventions, pourquoi recourir à la force des armes ? S'il s'agit du passé, j'ai toujours désiré jusqu'à présent le salut des rois et j'ai honoré leur race. Les intérêts des grands m'ont également été chers autant qu'ils devaient l'être, s'il est question du présent, je suis disposé à suivre les ordres du roi, à lui donner les otages qu'il voudra et à me justifier de tout reproche ».

On fixa la comparution d'Adalbéron devant un tribunal ecclésiastique et royal pour le 27 mars à Compiègne.

Dans une lettre secrète, envoyée immédiatement par Adalbéron à l'impératrice Théophano, il lui demanda de fortifier, par l'envoi de troupes, les places de Mouzon et Mézières. De plus, Adalbéron préféra se réfugier dans la partie est de son diocèse, peu rassuré par la garnison royale laissée par Louis à Reims.

D'autre part, Louis qui avait lui aussi soupçonné la conduite de sa mère avec Adalbéron et qui s'était rendu compte qu'elle entretenait une correspondance secrète avec la cour impériale, dans un coup de colère, la chassa de la cour ; elle se réfugia chez Hugues Capet qui s'abstint de prendre sa défense.

De plus, le 31 décembre 986, l'évêque Adalbéron de Laon fut chassé de son diocèse ; réfugié à Dourdan dans une des forteresses de Hugues, il jeta un interdit sur la ville de Laon : « Quoique exclu momentanément de mon siège par une faction composée d'hommes qui abusent de l'autorité royale, je ne suis nullement privé de l'office épiscopal. Être accusé d'un crime faux, ce n'est pas être condamné, quand la conscience ne fait elle-même aucun reproche. Que mon troupeau sente qu'il est sans pasteur, que je sache que vous gémissiez sur mon sort. Je vous avertis, je vous adjure au nom du Dieu Tout-Puissant, de ne point accorder la bénédiction épiscopale, de ne point célébrer les solennités de la messe dans la paroisse ».

Des projets de paix entre Louis et Otton III et les impératrices firent que le procès d'Adalbéron fut reporté au 18 mai à Compiègne, l'archevêque était déjà sur place, lorsque le roi Louis mourut brusquement à la suite d'un accident de chasse.

Ce décès libérait Adalbéron du procès qui lui était intenté ; s'il feignit d'être très affecté par la mort du prince, il dut être soulagé, pouvant poursuivre sans entrave sa politique d'extermination de la race carolingienne. L'inhumation du jeune roi à Saint Corneil-Saint Cyprien de Compiègne et non à Saint Rémi de

Reims, la nécropole des derniers rois carolingiens, comme l'avait désiré le prince agonisant, avec la fallacieuse objection de la longueur du chemin, découvrait assez les préoccupations du prélat d'agir avant que Charles de Lorraine ne soit alerté de la mort de son neveu.

Les obsèques à peine terminées, le duc Hugues prit la parole devant les seigneurs présents : « Appelés de divers points par ordre du roi, pour juger de la conduite de l'archevêque Adalbéron, vous êtes venus, je pense, avec des sentiments d'équité et d'impartialité. La mort du roi nous a laissé le soin d'en diriger la discussion ; si quelqu'un ose reprendre l'accusation, qu'il expose sans crainte son sentiment. S'il avance des vérités, il peut compter que nous l'appuierons, mais si ce sont des calomnies, qu'il se taise de peur d'attirer un sévère châtement ». Après ces menaces à peine déguisées, trois fois on cria que l'accusateur s'avance et trois fois ce fut le silence général. Hugues continuant dit : « Puisque le procès est fini faute d'accusateur, il faut convenir que le métropolitain est un homme aussi noble que sage, comment le soupçonner, personne ne l'ayant attaqué ». Dès lors, l'archevêque vint reprendre sa place à côté du duc. Feignant la sagesse et la modération, Adalbéron invita l'assistance à ajourner à huit jours le choix du nouveau souverain, « tous les seigneurs dont l'expérience et le zèle sont reconnus n'étant pas présents, mais avant de nous séparer, lions-nous à l'illustre duc par serment et jurons de ne point nous occuper de l'élection d'un prince, jusqu'à notre prochaine réunion ». L'affaire était remarquablement orchestrée : enterrement en catimini, simulacre de procès lavant l'archevêque, semblant d'impartialité et de sérieux du discours d'Adalbéron qui fait lier les assistants au duc par serment et les convoquant seulement huit jours plus tard à Senlis sur les terres de Hugues. Toutes les précautions étaient prises pour éliminer Charles de Lorraine.

Charles de Lorraine, apprenant le décès de son neveu, accourut alors à Reims, pour tenter de convaincre Adalbéron de son droit légitime dans la succession ouverte, mais évidemment en vain, il fut éconduit par ces paroles : « Vous avez toujours vécu au milieu des parjures sacrilèges et criminels de toutes espèces, comment pouvez-vous songer à parvenir à la royauté ».

Les huit jours écoulés, les grands, plus ou moins fidèles du duc, se retrouvèrent à Senlis avec Adalbéron qui avait préparé un discours, dont les contrevérités et l'impudence allaient écarter Charles de Lorraine. Le temps imparti ne permettant pas de le lire en entier, nous en retiendrons les trois idées maîtresses.

D'abord, nous dit l'archevêque : « Nous n'ignorons pas que Charles a des partisans qui prétendent que le trône lui appartient par droit de naissance. Mais le trône ne s'acquiert pas par droit d'hérédité et on ne doit y élever que celui qui se distingue, non seulement par la naissance mais aussi par la sagesse de l'esprit ». Or, Charles était, comme son frère le roi Lothaire, le fils de Louis IV d'Outremer. Encore, au Xe siècle, tous les fils légitimes du roi étaient roi de droit, même sans avoir été sacré. Lorsque Lothaire avait refusé de partager le trône avec son frère Charles, il avait commis un acte injuste et illégal. (Souvenons-nous des fils de Charles Martel : Pépin III, Carloman et Griffon ; les fils de Pépin III : Charlemagne et Carloman ; les enfants de Louis Le Pieux : Lothaire, Pépin, Louis et Charles le Chauve ; les fils de Louis Le Bègue : Louis III, Carloman et Charles le Simple).

Deuxième argument avancé par l'archevêque : « que peut-on attendre de convenable d'un prince qui a poussé la folie jusqu'à n'avoir pas honte de servir un roi étranger ». Charles, étant duc de Lorraine, était vassal d'Otton II. Mais

cette allégation était assez stupéfiante dans la bouche de ce prélat, dont les faits et gestes étaient entièrement dévoués aux souverains germaniques et qui semblait oublier que son candidat Hugues Capet avait fait hommage à Otton, lors de son voyage à Rome en 981.

Troisième argument : Charles s'est mésallié en prenant une femme dans les rangs des vassaux. Comment le puissant duc Hugues souffrirait-il qu'une femme tirée de la classe des vassaux devint reine et dominât sur lui ? Comment céderait-il le pas à celle dont les égaux et même les supérieurs fléchissent le genou devant lui et placent leurs mains sous ses pieds ? » Ici le prélat mentait avec effronterie, Charles, dans sa jeunesse avait bien épousé Bonnes, une petite fille du comte Ricuin des Ardennes, femme de petite noblesse mais il était veuf dès 985 et il s'était remarié avec Adélaïde de Vermandois de la grande famille des Hébertide, plus titrée que celle des Robertide, puisqu'elle descendait directement de Charlemagne par Pépin d'Italie. Il en avait quatre enfants.

Adalbéron alors conclut : « Elisez donc le duc, vous trouverez en lui un défenseur non seulement de l'Etat, mais encore de vos intérêts privés. Qui est-ce, en effet, qui a eu recours à lui et qui n'en n'a pas obtenu aide et protection ? Qui est-ce qui, privé de l'assistance des siens, ne leur a pas été rendue par lui » ?

Devant de si bons arguments, Hugues Capet fut choisi ; aussitôt on se transporta à Noyon, le 1^{er} juin, où il fut proclamé roi et le dimanche 3 juillet à Reims, Adalbéron le sacra. Seul l'archevêque de Sens, Seguin n'assista, ni à l'élection, ni au sacre et refusa de lui prêter serment. Pour certains, à l'encontre de Ferdinand Lot et de Edmond Pognon, Hugues aurait été couronné et sacré en même temps à Noyon, le 1^{er} juin, qui est un mercredi, et non un dimanche comme le voulait la coutume.

Croire que Charles de Lorraine, écarté par les sombres manœuvres d'Adalbéron, allait s'incliner, était mal connaître l'énergie du prince. Au printemps 988, en Basse-Lotharingie, il se concerta avec ses parents, ses amis, ses vassaux, pour s'emparer de Laon « l'urbs regia ». Des agents secrets s'infiltrèrent dans ses remparts, prenant contact avec les partisans et nombre de bourgeois mécontents des lourds impôts prélevés par l'évêque Adalbéron en qualité de comte ; il devait posséder cette dignité après le décès du comte Hugues en 961, octroyée par le roi Lothaire.

Dans la nuit du 5 juin 988, les portes de Laon s'ouvrirent aux troupes de Charles. Adalbéron, qui essaya de s'échapper, fut capturé dans les vignes et incarcéré dans la grosse tour. La reine Emma, présente dans la cité fut aussi emprisonnée. La nouvelle jeta les rois Hugues et Robert dans la consternation. Fin juin, avec six mille cavaliers, le Capétien vint investir la ville, mais Charles avait mis la cité en état de défense. Le capétien fit construire un bélier qui, trop lourd et peu maniable, ne put être hissé au sommet de la montagne ; quelques semaines plus tard, profitant d'une lourde journée d'été, à l'heure de midi, Charles et ses gens firent une sortie, incendiant et dévastant le camp du roi qui ne trouva le salut que dans la fuite. Malheureusement, l'évêque Adalbéron, grâce à Adalbéron de Reims put se procurer une corde qui lui permit de s'échapper de la tour où il était gardé. Hugues revint faire un siège en octobre, mais sans résultat, la saison étant trop avancée et les gardes des sentinelles autour de son camp trop pénibles.

Le 23 janvier 989, Adalbéron de Reims mourut. Il avait désigné comme successeur, son ami, l'écolâtre Gerbert ; mais ce dernier, très ambitieux, espérant un archevêché plus important en Allemagne, laissa passer l'occasion.

Comme le roi Hugues n'éprouvait pas une très grande sympathie pour cet érudit, à qui il avait pourtant dans le passé confié l'éducation de son fils Robert, il lui préféra un clerc de Reims, Arnoul, un fils naturel du roi Lothaire, dont il aurait dû pourtant se méfier. Or, ce qui devait arriver arriva, Arnoul, malgré ses serments au roi, livra Reims à son oncle Charles. Le 15 janvier 990, Gerbert écrivit à Adalbéron de Laon qui, éloigné de son diocèse, avait jeté l'anathème sur la ville, une lettre assez extraordinaire : « Le propre frère du divin Auguste, Lothaire, héritier du trône, fut chassé du royaume. Ses rivaux ont été créés rois intérimaires, c'est l'opinion de beaucoup de gens. De quel droit l'héritier légitime a-t-il été déshérité ? De quel droit a-t-il été privé de la couronne ? Et parce qu'il est revenu dans la maison de ses pères, quelles décrétales des pontifes romains ont défendu de baptiser les enfants ».

Hugues avait envoyé à Rome des ambassadeurs pour faire destituer Arnoul, ceux-ci furent éconduits par le pape Jean XV. Alors, Hugues vint ravager la campagne de Reims, saccageant même la cabane d'une pauvre. Mais voyant sortir de Laon les troupes de Charles, environ quatre mille hommes, alors qu'il en avait le double, le roi prit peur et s'enfuit sans essayer de combattre. Pour expliquer cette action sans panache, le chroniqueur Richer pro-capétien écrit que « Hugues sentait sa conscience lui reprocher d'avoir commis une action injuste et criminelle, en dépouillant son adversaire du trône de ses pères, pour s'en emparer ». Il est possible que le souvenir de son grand-père Robert, qui s'était fait couronner roi du vivant de Charles le Simple et qui avait été tué peu de temps après, un dimanche, dans une bataille à Soissons par les troupes du souverain légitime, soit encore considéré par Hugues comme la rançon de lèse-majesté ; semblable châtement pouvait l'atteindre lui, Hugues, coupable du même crime.

Alors, renonçant à tenter lui-même un troisième siège de Laon, Hugues confia l'entreprise au puissant duc, Eudes de Chartres ; mais ce dernier, avant de tenter l'aventure, se fit payer d'avance un bon prix, la donation de la ville de Dreux, dont il prit aussitôt possession. Mais comme l'hiver approchait, la prise de Laon fut reportée au printemps.

C'est alors qu'entra en scène le machiavélique Adalbéron de Laon. Il n'avait certes jamais pardonné les accusations d'adultère portées contre lui par Charles ni son emprisonnement ni la perte de son évêché. De plus, depuis toujours il désirait politiquement la chute des Carolingiens et nous verrons plus tard celle des Capétiens pour le rétablissement de l'empire de Charlemagne au profit des empereurs germaniques.

Pour arriver à ses fins, il commença par se rapprocher du trop confiant Arnoul, disant à l'archevêque « Nous avons perdu, vous la faveur du roi, moi l'amitié de Charles. Si je réussis à vous faire recouvrer la faveur du roi, intercédez pour moi auprès de Charles ». Arnoul, ayant été reçu avec honneur à la table de Hugues, incita Charles à revenir de ses préventions sur Adalbéron. Charles se montra longtemps très réticent ; cédant enfin il exigea de l'évêque des serments de fidélité et des gages de sécurité faits sur les reliquaires des corps saints. Adalbéron jura tout ce qu'on voulu et déploya tant d'habileté qu'il parvint à couvrir d'un voile épais sa fourberie, écrit le chroniqueur.

Arriva alors la nuit de la trahison (29-30 mars 991).

Le soir du dimanche des Rameaux, au souper, au Palais de Laon, « Charles qui tenait une coupe d'or, où il avait fait tremper des morceaux de pain, la présenta à l'évêque et lui dit : « Puisque vous avez, conformément aux décrets

des Pères, sanctifié aujourd'hui les Palmes et les Rameaux, consacré le peuple par vos saintes bénédictions et présenté à nous-mêmes l'Eucharistie, méprisant les appréhensions outrageuses de quelques personnes qui prétendent qu'il faut se défier de vous, je vous présente, à l'approche du jour de la Passion de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, cette coupe qui convient à votre dignité avec le vin et le pain que j'y ai rompu. Buvez-la en signe d'inviolable fidélité à ma personne. Mais pour peu que vous hésitez à me garder votre foi, laissez là ce breuvage, de peur de ressembler à l'abominable traître Judas ». « Je prendrai la coupe, répondit Adalbéron et je boirai volontiers ce qu'elle contient. - Ajoutez, reprit Charles, et je garderai ma foi. - Et je garderai ma foi dit Adalbéron en buvant, qu'autrement je périsse avec Judas ».

La même nuit, alors que Charles et Arnoul s'étaient endormis, Adalbéron s'empara de leurs armes et tenant son épée cachée sous ses vêtements, il fit entrer ses complices qui se saisirent du prince désarmé. Charles dit : « Ô évêque, ne te rappelles-tu pas le banquet d'hier ? Es-tu insensible à la crainte de Dieu » ?

Gerbert rédigea aussitôt une lettre au roi à Senlis, « lui annonçant que la ville perdue était reprise, que Charles avec sa femme et ses enfants ainsi que l'archevêque Arnoul étaient prisonniers, mais que le roi devait se presser, Adalbéron craignant un sursaut offensif des habitants revenus de leur terreur ».

Désormais, Adalbéron s'appellera « Ascelin le traître ». Il n'en avait pas terminé avec ses félonies. En 996, il tendit un guet-apens au vieux roi Hugues et à son fils pour les livrer à Otton III de Germanie, il tenta de se saisir de l'archevêque Arnoul réhabilité, il jeta en prison les envoyés du roi, il refusa de rendre les tours de Laon au Capétien et garda en otage Louis, le fils de Charles de Lorraine. Tant et si bien que Gerbert devenu le pape Sylvestre II, en janvier 1003, lui adressa une mercuriale : « Si la bonne foi rend l'homme un égal de Dieu, la perfidie le ravale au niveau des bêtes. Comme Judas vous avez inventé la trahison d'un maître et déshonoré la gloire pontificale. Puisque l'excès de vos péchés n'a pas permis que nous vous arrêtions au bord de l'abîme, nous vous prescrivons votre comparution au synode de Rome, sans aucune excuse, ni de santé ni de difficulté de voyage ».

Mais le synode n'eut pas lieu, Sylvestre étant décédé, ceci permit à notre Adalbéron de mourir de vieillesse à Laon, en janvier 1031, entouré de tous les honneurs dus à un évêque qui aggrandit son église, la couvrant de richesse après avoir polémique avec le souverain franc en écrivant son *Poème au roi Robert* et avoir rédigé pour son diocèse son texte d'une *trêve de Dieu*, encore à la bibliothèque de Laon.

Mais, nous dit Guibert de Nogent, dans son livre trois de son *De Vita sua* « il souilla cette abondance de bienfaits par une extraordinaire iniquité. Qu'y a-t-il de plus scélérat, de plus ignominieux pour sa mémoire que d'avoir trahi son seigneur le roi, un enfant innocent auquel il avait juré fidélité et d'avoir détourné vers une autre famille le cours de la descendance de Charlemagne ? Et ce crime, il le perpétra à l'instar de Judas, au jour même de la Cène du Seigneur ».

DÉBAT

François Callais : Eh bien Madame, vous avez débrouillé l'écheveau si complexe de cette coterie familiale de grands dignitaires ecclésiastiques. Vraiment ces Adalbéron ont joué un rôle majeur dans les événements de 987.

On peut se poser une question : est-ce qu'on n'aurait pas pu envisager, si Hugue Capet n'avait pas pris la précaution de faire sacrer son fils à Orléans dès le 25 décembre 987, une sorte de partage du pouvoir comme celui qui exista en 896 entre Eude et Charles le Simple ?

Suzanne Martinet : C'est possible, oui. Mais là Hugue Capet avait très bien joué, parce qu'Adalbéron ne voulait pas sacrer son fils, et il a trouvé un argument massue, parce qu'il faut voir que les gens de la Septimanie venaient régulièrement chez les Carolingiens pour se faire protéger des invasions arabes, Borel est donc venu puisque El Mansour menaçait -, et alors Hugue Capet va dire : si Adalbéron refuse de sacrer Robert et si je m'en vais à la guerre en Espagne je peux mourir, à ce moment là il n'y aura plus de roi ; il faut donc sacrer mon fils Robert. Et quand le fils Robert a été sacré, Hugue Capet a dit : mais je ne vais pas du tout en Septimanie.

Edmond Pognon : C'est l'intervention de Charles de Basse Lorraine qui l'a empêché d'y aller. Moi, je suis persuadé qu'il avait l'intention d'y aller. Je pense que c'était beaucoup moins chimérique qu'on ne le croit. Il voulait être reconnu roi par celui-là comme par les autres, et à mon avis il y avait là une entreprise qui l'aurait confirmé dans son prestige de roi. Il aurait trouvé des troupes. Pensez donc, ce qui a manqué à beaucoup de rois carolingiens, déjà à Louis le Pieux pour commencer, c'est monsieur Werner qui l'a bien remarqué, et puis Laurent Theis. c'est que ces rois là n'emmenaient plus leurs vassaux à la guerre, et donc au butin, à ce qui les amusait. Et je pense que si Hugue Capet n'avait pas eu ces ennuis qui lui ont été causés par Charles de Basse Lorraine, il aurait pu en descendant vers le sud drainer pas mal de seigneurs locaux qui ne demandaient pas mieux, qui pensaient qu'il y aurait là-bas quelques belles terres à se tailler pour eux. L'intervention de Charles de Basse Lorraine a été vraiment catastrophique.

Suzanne Martinet : S'il n'y avait pas eu la trahison d'Adalbéron de Laon on se demande ce qui serait arrivé.

Edmond Pognon : Il fallait finir par une trahison. On ne pouvait prendre Laon que par ruse ou par trahison. Laon n'a jamais été prise autrement. Alors Madame, excusez-moi, j'ai peut-être eu un moment de distraction, vous n'avez pas parlé de la dernière trahison d'Ascelin avec Eude de Chartres.

Suzanne Martinet : Non, on m'avait dit trente minutes...

Edmond Pognon : Parce que c'est intéressant de voir qu'Ascelin, après a trahi également les Capétiens ; il avait disposé de ce gage formidable qui était le fils de Charles de Basse Lorraine, et il voulait faire d'Eude le duc des Francs, en ayant d'ailleurs livré le royaume de France à l'Empereur. C'était le *vetulus traditor*, le vieux traître, il avait la trahison dans le sang, et alors vous disiez, je crois, en commençant : tous ces Adalbéron n'avaient d'autre idéal dans la vie que de rétablir l'Empire, par conséquent, là encore cette trahison qui paraît ignoble s'inspirait toujours de la même idée, ces prélats lorrains de la famille qui donnait le nom d'Adalbéron à ceux dont elle voulait faire des évêques, étaient tous des gens qui ne rêvaient que de rétablir l'Empire. C'est ce qui les excuse dans bien des choses... « ad majorem imperii gloriam ». Ils se croyaient tout permis, n'importe quelle horreur était légitime dans la mesure où ils espéraient faire aboutir l'idéal qui était à leur avis l'Europe idéale de la gloire de Dieu.

Karl Ferdinand Werner : Je voudrais revenir sur ce qui vient d'être dit en ce qui concerne le comportement de ces Adalbéron, espérons que ce ne soit pas le seul nom qui les aurait fait tous traîtres, mais le fait est que déjà le nom représente un idéal. Je l'ai publié dans un colloque que nous avons fait avec Georges Duby, le modèle a été Adalbéron évêque d'Augsbourg, qui a été le conseiller principal de Louis l'Enfant, donc du dernier carolingien du côté de la Francie de l'Est. C'était un évêque remarquable, et on a pris depuis cette époque l'habitude de donner le nom d'Adalbéron au fils destiné à être évêque, dans les très grandes familles. C'est la première remarque.

La seconde concerne la Lotharingie. Il faut vraiment se représenter ce qu'était la Lotharingie. D'abord la Lotharingie n'est pas la France, c'est la première chose. Les Francs de l'Ouest et les Lotharingiens se haïssent vraiment. C'est dans tous les textes, on ne s'aime pas du tout. C'est pourquoi d'ailleurs les grands de la future France ne voudraient pas d'un roi lotharingien, parce que, à ce moment là, ils subiraient des Lotharingiens influents, et c'est pour cela d'ailleurs qu'ils ont causé la perte de Charles de Basse Lorraine. Les Lotharingiens eux-mêmes étaient liés d'une façon que nous ne pouvons plus imaginer. Et ça n'a rien à voir avec les Ottoniens. Toute leur fierté était qu'Aix-la-Chapelle se trouvait dans leur pays, ni allemande ni française, elle était lotharingienne ; et que l'axe attribué à Lothaire I, l'empereur était celui d'Aix-la-Chapelle - Pavie - Rome. Et d'ailleurs on a toujours dit, et c'est exact : celui qui aurait ce pays là sera empereur. C'était pour eux un intérêt vital de garder ce contact vers l'Italie, et on peut le prouver largement.

Les chevaliers lourdement armés de la Lorraine étaient les meilleurs, et ils ont aidé beaucoup les Ottoniens dans le rôle qu'ils ont joué en Italie ; et cela va si loin qu'en Italie on a appelé les gens d'Otton « Galli ». On est dans un empire international, je vous le répète toujours, et dans cet empire les Lotharingiens jouèrent un rôle considérable. Ils ont continué à le jouer après aussi, même contre l'empereur, après c'est-à-dire sous Henri IV et d'autres, au moment où les Lotharingiens étaient alliés avec des princes italiens, toujours dans le sens d'une présence en Italie qui était un peu leur pays, étant donné que les Francs avaient le droit acquis de dominer en Italie. Ils s'alliaient avec des familles italiennes et ils se considéraient comme des gens ayant droit à l'Italie. Il faut rappeler cela. Donc les Francs de l'Est ont un droit pour dominer l'Italie uniquement par le fait qu'ils détiennent la Lotharingie. Encore au début du XI^e siècle Henri II est obligé de se faire élire, reconnaître de nouveau par les Lorrains, après l'avoir été d'ailleurs dans d'autres royaumes outre-Rhin. De plus on leur a laissé longtemps une chancellerie à part, et de toutes façons l'archevêque de Trèves était considéré comme un chancelier à part pour la Lotharingie.

Il faut s'imaginer cette individualité lotharingienne aujourd'hui oubliée, sauf en Belgique. Il faut comprendre la psychologie de ces hommes qui voulaient l'empire d'une façon générale, pas seulement ottonienne... et savaient que les grands de France ne voulaient ni de la Lotharingie ni de l'Italie ni de l'Empire. Il y a une grande différence avec la noblesse française : c'est une noblesse qui a acquis des droits extraordinaires que Charles le Chauve a dû lui concéder et c'est cela, on l'a dit par ailleurs, qui a donné une unité à ce pays, c'est-à-dire une aristocratie qui défend ses droits et qui ne voudrait plus se mélanger aux aristocraties des autres pays où le roi avait beaucoup plus à dire. Donc, vous avez non seulement des différences géographiques et en ce qui concerne les idiomes, mais aussi des différences de genre de vie et d'institutions. Les Lotharingiens voyaient parfaitement que la noblesse française ne servait jamais la cause de l'Empire, ils ne voulaient pas d'un roi puissant.

Il faut comprendre aussi les comportements des hommes et c'est comme toujours en Histoire l'affrontement, les ruses qui étaient courantes, mais surtout au X^e siècle. Quand vous parlez du parjure, je puis vous citer d'autres exemples de prises d'otages, auparavant c'était rare, mais au X^e siècle partout on prend des otages. Vous savez parfaitement qu'à notre époque il ne fut longtemps pas d'usage de prendre des otages, aujourd'hui on le fait partout. C'est

pour vous dire qu'il y a aussi les particularités d'une époque. Je suis tout à fait d'accord que le comportement d'Ascelin de Laon était plus curieux en ce qui concerne les choses sacrées et le serment donné. Mais, attention, regardez les faits, malgré tout Ascelin continue d'être un conseiller écouté très longtemps à la cour française ; on ne parlait plus de ces événements.

Edmond Pognon : J'ai été très intéressé par une chose dont je ne m'étais pas avisé, que les Lorrains étaient appelés « Galli » par les Italiens, c'est bien cela que vous avez dit ?

Karl Ferdinand Werner : Pas seulement les Lorrains, ils étaient tellement importants qu'on appelait toute l'armée les Galli.

Edmond Pognon : L'armée de l'Empereur ?

Karl Ferdinand Werner : c'est cela, parce que l'élite de la cavalerie était lorraine.

Une autre preuve du fait qu'il n'y a pas encore d'Allemands, qu'il n'y en a pas même la notion... Quand on fait élire le jeune Otton III, on énumère les peuples qui participent, les Francs, les Bavares, les Allemands, les Saxons et les Italiens. C'est un empire international.

Edmond Pognon : C'est pour cela que dans la fameuse lettre écrite par Hugue Capet au basileus, à l'empereur byzantin, il lui dit que « pas un Germain ni un Gaulois ne viendra l'ennuyer dans ses possessions de l'Italie du sud ». Alors, sur le moment, on se dit : comment se fait-il que l'on parle des Gaulois ? Les Gaulois ce sont les Lorrains.